

Retour en Cévennes

Secret de famille

- Lire le début du roman

Début juillet. Orageux, lourd. Les orages commençaient bien tôt cette année !

L'électricité de l'air semblait avoir une influence sur Marie, elle n'avait plus été aussi fébrile depuis bien longtemps, sans doute l'âge. Elle sourit. Si ses hormones lui jouaient encore des tours à son âge ! Elle venait de fêter ses soixante quinze ans. Une belle fête, en famille, et Pierre s'était joint à eux. C'était un peu comme son deuxième fils, non... son troisième. Il y avait tellement longtemps qu'elle n'avait revu Henri junior ! Et puis... et puis contre toute attente... enfin, n'osant plus attendre, elle attendait donc toujours ! Il y avait eu... ce coup de fil.

Une voix jeune, avec un petit accent, l'appela alors qu'elle se préparait à partir. Elle venait de s'habiller, elle voulait être belle ce soir, pour son anniversaire.

Elle avait déposé, bien à plat, au fond d'un grand panier, avec délicatesse, son gâteau qu'elle tenait à apporter chez Laurent. Cela faisait des années, depuis la disparition de son mari, qu'on fêtait son anniversaire chez son fils, et qu'elle apportait le même gâteau, celui qu'elle avait toujours fait pour les anniversaires.

La petite voix chantante lui souhaita un joyeux anniversaire en l'appelant Granny, en riant de son étonnement, enfin, de son silence. Elle finit par lui dire qu'elle était sa petite fille de San Francisco. Marie avait compris. Ce n'était pas l'étonnement qui la rendait muette, mais la sidération.

Une vague de sentiments contradictoires l'assailait ; elle s'assit, toujours silencieuse. Combien de fois avait-elle rêvé l'appel son fils ! Elle sentait cette joie qui l'étouffait, mais n'était-ce pas plutôt une profonde colère qui montait en elle. Il fallait l'écarter, très vite, ce n'était pas le moment, cette enfant n'y était pour rien.

- Elizabeth, c'est bien Elizabeth ?

Elle savait bien que c'était Elizabeth, mais elle gagnait du temps. Respirer, reprendre ses esprits, endiguer cette colère qu'elle sentait sourdre en elle, pour ne laisser place qu'à la joie profonde qui la déstabilisait tout autant.

— Tu connais mon prénom, s'étonna la voix chantante !

Bien sûr qu'elle connaissait son prénom, elle fut sa première petite fille. Si elle n'avait reçu qu'un faire-part pour sa naissance, elle l'avait gardé précieusement dans un tiroir. Elle n'avait jamais pu y répondre, il n'y avait pas d'adresse. Les larmes montaient, serraient sa gorge, elle n'arriverait plus à dire un mot. L'enfant comprit.

— Je te passe Dad.

— Maman, joyeux anniversaire.

Heureusement, Laurent arriva. Il secourut sa mère, blême. Il prit le téléphone, s'excusa auprès de son frère pour son retard. Un appel important au moment où il quittait la maison. Bien sûr qu'elle était contente, mais aussi, très émue, tellement émue qu'elle ne pouvait parler. Il valait mieux qu'il rappelle. Ils parleraient de lui, ce soir, elle serait heureuse de lui parler demain. Il était, avec sa famille, sans aucun doute, son plus beau cadeau d'anniversaire.

Laurent ferma tous les volets, apporta un verre d'eau à Marie qui le prit en tremblant. Elle but à petite gorgée, comme font les oiseaux. Il la regardait, attendri. Il savait que sa mère souffrait de cette brouille avec son fils aîné. Henri junior avait pu rompre ce silence, sur la demande de sa fille qui voulait connaître sa grand-mère française. Silence qu'il s'était imposé. En racontant son pays à Elizabeth, il avait apprivoisé sa douleur. Ses Cévennes lui manquaient, sa mère, son frère, lui manquaient. Cela faisait des années qu'il communiquait avec Laurent sous le sceau du secret. Laurent parlerait à sa mère, ce soir, du projet de son fils aîné, il la préparerait à cette grande joie des retrouvailles.

Et demain, elle pourrait lui parler au téléphone, heureuse.

Une belle fête, en famille, pour ses soixante quinze ans.

Après l'émotion intense du coup de fil de sa petite fille, d'Henri junior, la joie. Laurent lui apprit qu'ils allaient venir en France. Cela faisait six mois qu'ils en parlaient, la date

venait d'être arrêtée, ils arriveraient fin juillet ; elle avait trois petites semaines pour se préparer à cette rencontre. Elizabeth qui parlait français couramment, souhaitait connaître la famille de son père. Marie était heureuse, son fils avait eu le souci de parler français à cette enfant ; elle avait tant craint de ne pouvoir communiquer avec cette petite fille américaine, le jour où elle la verrait. Elle n'avait jamais douté, qu'un jour, elle la verrait.

Elle allait donc revoir son fils, connaître sa belle fille américaine qui ne parlait qu'anglais, et pouvoir échanger avec cette petite fille inconnue, sa petite fille. Elle ne savait pas encore qu'un autre projet était en marche, mais il y avait eu assez d'émotion pour aujourd'hui. Et puis, n'était-il pas plus prudent d'abord de se rencontrer. Seulement, et seulement si tout se passait bien, alors ce deuxième projet pourrait se mettre en place. Il serait temps alors, d'en parler.

Ce moment éprouvant passé, Marie reporta au lendemain sa réflexion sur ce passé enfoui, douloureux. Elle aurait toute la journée pour réfléchir ; Henri n'appellerait que demain soir, à cause de son travail et du décalage horaire. Ce soir, c'était son anniversaire qu'on fêtait.

Elle était soulagée, elle avait craint que son fils aîné ne revînt, trop tard.

Ils burent le champagne pour fêter Marie et chacun pensait, pour fêter aussi cette bonne nouvelle. Les enfants de Laurent étaient excités par le cadeau, qu'on n'offrirait, comme d'habitude, qu'au dessert. Ils avaient hâte de voir la réaction, la joie de leur grand-mère. Excités par la découverte bientôt de cette cousine qui avait à peu près leur âge ; Luc avait sept ans, son frère Loïc neuf et Elizabeth venait d'avoir dix ans.

Pierre, les enfants, Sylvie, écoutaient Marie et Laurent évoquer des souvenirs lointains dont ils étaient exclus. Ils étaient heureux qu'enfin, dans cette famille, on pût parler d'Henri devant Mamie.

Laurent avait des contacts avec son frère, depuis la naissance d'Elizabeth. Il parlait d'Henri avec ses enfants qui recevaient des messages de leur oncle, de leur cousine dont certaines tournures de phrases les faisaient rire, lorsqu'ils passaient de longs moments sur Skype. Elle riait aussi des expressions qu'ils employaient et qu'elle ne trouvait pas dans son dictionnaire. « Ce sont des régionalismes, lui avait dit son père, ça fait partie de l'odeur, de la saveur, de la beauté de mes Cévennes ». Il lui en racontait des histoires de

son enfance avec sa famille française, des bêtises faites avec son frère ! Et toutes ces histoires, narrées avec la truculence de l'accent et des expressions de son pays d'origine, avaient pour cette enfant américaine, des allures de contes de fées. Il était une fois, dans un merveilleux pays, habité par des gens exceptionnels...

Un jour, il lui raconta, un feu de forêt qui était passé sur sa maison. L'enfant, encore effrayée du bruit mimé, avec force, par son père, souffle dantesque qui était passé, au galop, par-dessus l'habitation dans laquelle ils s'étaient barricadés, ravageant tout à l'extérieur, épargnant la maison, n'ayant pas eu le temps de s'y acharner, lui dit qu'elle voulait connaître ce pays où le feu « sautait les maisons ».

Oui, elle ne devait pas oublier ces histoires car elle était, à moitié Cévenole. Il devint évident pour elle qu'il fallait que son père les amenât dans ce beau pays de son enfance ; monde imaginaire si différent de sa vie à San Francisco.

— Ici, je suis américaine. Je ne peux pas être cévenole. Là-bas, je serai cévenole, et pas à moitié ! Déjà, je parle cévenol !

— Non, tu parles français, lui avait dit son père. Mais avec mon accent !

L'enfant grandit mais les histoires continuaient. Elles étaient différentes, plus adaptées à son âge. Alors un jour, il lui parla de sa grand-mère avec laquelle il avait eu un différend. C'était pour cela qu'il avait quitté son pays, la France, sa région, les Cévennes.

Elle découvrit, sur une carte, combien ce pays était petit. Et dans ce petit pays, un autre petit pays, les Cévennes. Et pourtant, il en occupait de la place dans sa tête, dans son cœur, il était évident qu'il fallait y aller. C'était le pays de son père, le pays des histoires, et maintenant le pays des « différends » dont on ne parle pas.

Au dessert, Marie découvrit avec stupeur, son cadeau. Un ordinateur portable. Elle s'affola, elle ne saurait jamais ! On la rassura ; Loïc avait très bien initié son petit frère, il saurait venir en aide à Mamie. Elle apprit alors que les garçons communiquaient, depuis leur plus tendre enfance, avec leur oncle, leur cousine, et qu'elle pourrait en faire autant. Quand on lui précisa, qu'en plus, avec Skype, elle pourrait les voir ! Et tout cela gratuitement, juste avec un abonnement internet, elle fut subjuguée et ne douta plus qu'elle apprendrait vite avec Loïc.

Laurent la raccompagna. Elle était un peu fatiguée. Elle n'avait pas l'habitude de sortir le soir, de manger autant, de boire de l'alcool, de se coucher si tard. Et... ce n'était pas, tous les jours, qu'elle avait autant d'émotions !

Elle se rappela sa journée. Une matinée calme, certes un peu fébrile, on allait fêter son anniversaire ! Soixante quinze ans ! Elle frissonna, elle allait maintenant, doucement, glisser vers quatre-vingts ans ! Elle avait pourtant l'impression que ses vingt ans étaient hier ! Oui, hier, mais avec une autre personne, ce n'était pas elle, plus elle ! La vie nous façonne un peu tous les jours, et un peu tous les jours, nous nous éloignons de ce que nous étions au départ ! Non, un peu tous les jours, nous arrivons à être vraiment nous-mêmes. C'était pour cela qu'elle était prête à recevoir, son fils.

Elle se coucha fatiguée, mais non sans avoir auparavant ouvert son ordinateur portable et contemplé son écran noir, ses multiples touches. Dire que bientôt, de cet objet étrange, sans âme, sur lequel elle n'osait poser les mains, elle verrait apparaître son fils, sa petite fille ! Elle était née en pleine guerre, 1939, avait vécu dans une maison, sans eau courante, sans électricité, sans téléphone, bien sûr, et maintenant on pouvait faire apparaître sur un écran une personne qui habitait à l'autre bout du monde !

Elle se coucha, fatiguée, mais mit longtemps à s'endormir. Demain serait un autre jour, il ne fallait pas y penser, mais aujourd'hui ne la laissait pas en repos, bousculée par tous ces événements ; elle finit par sombrer dans un sommeil agité.

Elle ouvrit les yeux. Un peu mal à la tête. Une drôle de luminosité dans la chambre. C'était qu'il était plus tard que d'habitude ! Elle sauta du lit oubliant ses rhumatismes qui lui rappelèrent qu'ils étaient bien là ! Le médecin lui avait dit de faire quelques exercices d'étirement avant de mettre le pied par terre. C'était raté pour ce matin. Il faut dire que ce matin n'était pas un jour habituel ! Elle prépara son pain grillé, son café, s'installa confortablement dans le fauteuil, laissant les pensées l'envahir, en désordre.

Son fils aîné allait l'appeler. Il était parti à vingt ans, cela faisait trente ans... Le reconnaîtrait-elle si elle le rencontrait dans la rue ? Oui, elle était bête de se poser ce genre de question, une mère reconnaît toujours son fils.

Trente ans qu'elle vivait seule, veuve à quarante cinq ans !

Elle eut un moment de panique. Qu'allait-elle dire à cet homme de cinquante ans qui allait lui téléphoner ? Il avait l'âge que son père avait lors de l'accident. Son fils avait toujours vingt ans ! Sa douleur étouffée, pendant trente ans de silence, sa joie de l'entendre après trente ans ! Son bonheur de les voir bientôt ; ce gâchis de trente ans qui ne pourrait se rattraper ! Sa colère pour ce temps perdu ! Trop d'émotions ; elle éclata en sanglots.

Depuis ce double drame, la mort de son mari, le départ de son fils aîné, elle n'avait jamais craqué. Son fils Laurent, quinze ans, avait besoin d'elle. Il était assez triste de la disparition de son père, du départ de son frère pour lequel il avait une véritable adoration. Il était assez triste de partir le dimanche soir pour Alès, en internat, laissant sa mère, seule, avec tout son travail et ses pensées noires. Il fallait qu'elle le soutînt. Il n'avait plus qu'elle, il fallait qu'il la sentît forte. Et grâce à lui, pour lui, elle fut forte.

Elle chassait vite ses pensées sombres qui n'arrivaient qu'à faire briller ses yeux clairs, brouillant quelques instants sa vue. Elle s'oublia dans le travail. Le travail la sauva. Elle assura, comme avant, ses tâches de ménagère, de bergère dorénavant à plein temps, et le travail d'Henri, son mari. Elle poursuivit le potager, s'occupa du verger, des fromages de chèvres. Elle pouvait les remercier ses chèvres ! Grâce à elles, elle sortait tous les jours. L'enclos était trop petit, il fallait les mener vers des pâturages, un étagement de faïsses délaissées, envahies par les broussailles. Elle veillait, pour protéger de leur gloutonnerie les jeunes pousses des dernières terres cultivées. L'intelligence, la vivacité, l'affection de ces animaux, l'aidèrent à surmonter sa fatigue. Elle s'aérait, elle se détendait. « Je fais la touriste, je me promène » disait-elle aux voisins qu'elle rencontrait dans leurs champs ! Ils n'étaient pas dupes. Ils plaisaient. Ils savaient bien qu'elle n'avait jamais fait grand-chose et maintenant, en plus, elle se promenait tous les jours !

Combien de fois avait-elle trouvé une brouette pleine de pommes de terre, de carottes, de légumes de son jardin qu'elle n'avait pas eu le temps de ramasser alors qu'il allait pleuvoir, dans son hangar qui n'abritait plus de voiture. Elle n'avait jamais conduit ! Elle recevait un coup de fil. « Marie, pense à monter chez toi le contenu de ta brouette, le fils avait un peu de temps, il a vite fait quelques ramassages dans ton potager, avant la pluie. » Elle remerciait de la prévenir, qu'elle mange, et qu'elle fasse des conserves, avec des légumes frais. Surtout qu'ils seraient les premiers à critiquer ses bocaux quand ils les mangeraient. Un troc, un échange spontané, qui n'avait besoin ni de mots, ni de merci. Les mots auraient gêné les uns, et les autres.

Pendant les vacances scolaires, Laurent la soulageait en faisant le berger. L'été il l'aidait à faire les foins pour nourrir les chèvres l'hiver. Il donnait des coups de main aux voisins.

Et là, aujourd'hui, elle sanglotait.

Toutes les larmes qu'elle avait retenues, pendant toutes ces années, s'échappaient. Sa colère contre les événements malheureux qui lui avaient enlevé son mari, sa rage au départ d'Henri junior, l'avaient tenue debout. Aujourd'hui sa colère tombait, sa rage lui semblait dérisoire. Elle sanglotait.

Laurent savait que cette journée serait difficile. Il lui téléphona. Qu'elle prépare à manger pour deux à midi, il allait lui amener Loïc en fin de matinée. Il s'occuperait de l'ordi, tout était prêt pour qu'il fonctionnât, toutes les démarches avaient été faites depuis plusieurs semaines. Il regarderait si tout allait bien, et commencerait à lui montrer certaines fonctions de base.

Elle avait bien été obligée de ravalier ses sanglots. Elle s'était laissée surprendre, cela n'arriverait plus. Elle allait préparer le repas, Loïc adorait les frites avec la salade du jardin, elle décongèlerait des saucisses, il les aimait bien grillées, presque trop sèches.

Elle regarderait vers l'avenir, comme elle l'avait toujours fait. Le passé, elle en parlerait avec Henri junior quand il serait là, s'il abordait le problème. Au téléphone, elle lui parlerait de sa joie de le revoir, de connaître sa femme, de voir sa petite fille. De son bonheur. Sa souffrance avait fait d'elle ce qu'elle était aujourd'hui. Cela ne regardait qu'elle. Elle n'avait pas à la montrer. Et surtout pas à la lui jeter au visage. La souffrance, il avait dû lui aussi la connaître. Elle serait là pour l'écouter s'il lui en parlait, mais respecterait son silence, si c'était son souhait.

Soulagée, elle quitta le fauteuil pour préparer le repas. Elle allait accueillir son petit fils pour midi. Elle allait découvrir avec lui cet ordinateur qui lui semblait bien mystérieux.

Elle attendrait, apaisée, l'appel d'Henri junior, ce soir.

Loïc aimait bien venir chez Mamie. Elle l'avait souvent gardé, petit.

Elle venait d'avoir soixante six ans lorsqu'il était né. Elle était à la retraite depuis un an. Les dernières années, dans son petit mas, avaient été difficiles. Elle était percluse de rhumatismes, alors le travail de la terre, la traite des chèvres...

Laurent l'avait aidée tant qu'il avait pu, mais le temps arriva où elle convint, malgré sa peine de se défaire de ce qui avait été construit avec son mari, qu'il était

inévitable de prendre la retraite et de vendre la ferme. Une location vente à une jeune femme, Annie, qui venait de terminer une formation de bergère et qui fuyait la ville, lui permit d'acheter une petite maison dans un hameau déserté l'hiver mais qui revivait l'été avec des cévenoles qui revenaient dans leur maison familiale pour les vacances, des touristes qui se ressourçaient, se dépolluant de la vie citadine. Des anglais, des belges qui appréciaient le climat cévenol, les paysages, la vie simple au calme et les produits du terroir. Elle leur vendait parfois des compotes de pommes, des confitures de châtaignes, quand elle en avait fait beaucoup plus que nécessaire.

Cela avait été un peu difficile de quitter le mas. Laurent le savait, même si elle ne lui en parlait pas. Aussi lui avait-il souvent confié Loïc quand, malade, il ne pouvait aller à la crèche, puis à l'école, et pendant les vacances scolaires. Il lui apportait des haricots à équeuter, des pommes pour une compote, des légumes pour une bonne soupe du soir. Plats qu'il emportait chez lui en venant chercher Loïc. Elle n'était pas dupe, même si cela allégeait les journées de Sylvie qui travaillait, comme Laurent, au Parc National, elle savait que c'était aussi pour qu'elle se sentît utile, elle, dont le travail avait toujours occupé, toute sa vie.

Il avait fallu revenir aux couches avec Luc, bon petit diable agité, alors que Loïc avait toujours été si calme. Loïc avait grandi, mais continuait à venir pendant les vacances.

Elle retrouvait, chez Loïc, le caractère de son mari. Sérieux, soucieux des autres, souvent silencieux, occupé à observer. Il lui avait dit, un jour, alors qu'il faisait son travail d'école sur le bout de la table sur laquelle elle préparait une tarte « Pourquoi t'es souvent triste Mamie ? » Il avait raison, elle ne devait pas être d'une compagnie très agréable pour ce petit garçon. Il l'avait surprise dans ses pensées.

Elle faisait souvent des tartes pour ses hommes qui rentraient du travail le soir, fatigués. Henri passait sa journée à la mine, avec sa gamelle pour midi, son repas tiré du sac, dirait-on aujourd'hui. Ses enfants, qui rentraient de l'école, partaient vite aider leur père, à traire, avant de faire leur travail scolaire. Alors, quand ils rentraient et qu'ils sentaient la bonne odeur de tarte aux pommes, c'étaient des farandoles, des cris de joie. Ils voulaient en manger tout de suite et elle faisait semblant de se fâcher pour rendre ses hommes raisonnables. « Allez prendre vos douches, faire vos devoirs, nous passerons à table après » Souvent au dessert, il manquait une part. Seul Henri n'avait pas été raisonnable et Marie avait cédé.

Elle n'était pas triste, elle était dans le passé. Elle repensait à ses enfants, à son mari, quand ils vivaient tous dans le mas et qu'elle leur faisait la surprise d'une tarte le soir. « Alors tu es triste. Papy n'est plu, tes enfants sont partis, et tu ne vis plus dans ton mas. » Non, elle n'était pas triste, car elle avait son papa et sa maman tout près d'elle et surtout elle les avait, lui, et son frère.

Il sourit, heureux de l'affection qu'il sentait dans ses paroles. Rassuré, il se remit vite au travail, car il savait que Mamie, après, en attendant que son père vînt le chercher, lui raconterait une histoire. Il lui demanderait, ce soir, une histoire vraie, quand elle vivait dans son mas, avec ses chèvres et toute sa famille.

Elle entendit une voiture, son visage s'éclaira. Son petit technicien arrivait. La voiture repartit, Loïc entra, les bras chargés. Dans un sac, les papiers de son ordi qu'on ne lui avait pas donnés hier soir, mais qu'il valait mieux qu'elle range chez elle. Et dans un grand panier, bien lourd, une grande cocotte en fonte, un poulet, des légumes. Il posa tout sur la grande table de cette vaste pièce de vie, salle à manger-salon, et embrassa sa grand-mère.

- Maman m'a dit que si je te laissais un peu de temps, tu pourrais peut-être nous préparer un plat, avec tout ça. En ce moment elle rentre tard le soir. Alors on mange des choses vite préparées. Ton plat sera meilleur.

Il avait toujours aimé la cuisine de sa grand-mère qui le gâtait avec ses mets préférés. Il lui conseilla de préparer le plat pendant qu'il s'occupait de l'ordinateur parce qu'ensuite elle n'aurait pas le temps, il commencerait à lui expliquer comment l'utiliser. C'était bien le caractère de son grand-père. Il planifiait tout, pour lui, mais pour son entourage aussi. Elle obéit en souriant, transporta la cocotte, le poulet à la cuisine, et s'installa en bout de table, près de Loïc, pour éplucher les légumes.

Il allait lui mettre un tas de logiciels qu'elle n'utiliserait pas tout de suite, mais qu'elle apprendrait à utiliser quand elle se serait familiarisée avec l'ordi. « Tu sais, on t'a pris un Mac, c'est plus simple à utiliser et ça n'a pratiquement pas besoin de maintenance. » De toute façon, il était là, et pourrait toujours la dépanner si elle avait des difficultés. D'autant plus que son père était d'accord, pour son anniversaire, maintenant qu'il était grand, il aurait un vélo, un VTT. Il pourrait venir la voir, sans attendre que son père fût libre. Il avait promis de toujours mettre son casque, et d'utiliser le moins possible les routes ; il passerait par les chemins forestiers, les chemins de randonnées.

Il allait surtout lui installer Skype. Le logiciel qui lui permettrait, de parler, et de voir des gens qui habitaient loin, son oncle, sa cousine. Elizabeth lui montrerait toute sa

maison. « Tu te promèneras avec elle, chez elle, tu verras sa chambre. » Elle l'écoutait, sans bien comprendre encore. Comment pouvait-on la transporter dans la maison de son fils en Californie, si loin, au-delà de l'océan, de l'autre côté de ce si grand continent !

Ce soir, elle se contenterait du téléphone. Elle écouterait Henri junior, entendrait sa voix qu'elle reconnaîtrait sans doute. Elle ne voulait pas, pour l'instant, voir, son fils de cinquante ans. Elle avait en tête, l'image du jeune homme de vingt ans ! Il fallait lui laisser le temps de parcourir, en accéléré, ces trente ans qui la séparaient de son fils d'aujourd'hui !

Elle partit à la cuisine pour laver les légumes, faire rissoler le poulet. Tout cela allait cuire doucement dans la cocotte, pendant qu'elle regarderait son petit fils lui rendre plus familier cet objet, si fin, qui s'ouvrait comme une huitre, qui avait des pouvoirs magiques, insoupçonnés. Une lampe d'Aladin moderne !

Elle fut impressionnée par la patience, la pédagogie de cet enfant de neuf ans ! Quand son père passa le prendre, avec la cocotte encore chaude qui ouvrait l'appétit par le fumet qu'elle dégageait, elle arrivait à faire quelques manipulations simples. Elle devait les refaire plusieurs fois d'ici le lendemain, elles deviendraient des automatismes. Elle avait voulu les noter. « Surtout pas, lui avait-il dit, c'est la meilleure façon de ne jamais les retenir ». Elle se fierait au papier et n'apprendrait rien. Attention à demain, il vérifierait qu'elle eût bien fait ses exercices. Elle les ferait. Elle voulait pouvoir se promener avec sa petite fille, dans sa belle maison de San Francisco !

Elle attendait sereine le coup de fil d'Henri. Elle se sentait prête.

Le téléphone sonna. La voix chantante de sa petite fille emplit la pièce. Oui, elle était heureuse de son cadeau. Dès qu'elle aurait bien appris à se servir de cet ordinateur, grâce à Loïc, elle utiliserait Skype. Elle serait heureuse de les voir, de voir leur maison.

Son fils prit le combiné pour lui apprendre que c'était une coalition de ses petits enfants qui les avaient décidés à lui offrir un ordinateur. Que ce soit Laurent ou lui, jamais ils n'auraient osé. Les enfants avaient décidé qu'il était indispensable quand on avait de la famille éloignée et qu'elle était assez intelligente et moderne pour apprendre à s'en servir ! Elle rit de sa « modernité », elle, qui n'avait vécu que dans ses Cévennes profondes, à cultiver ses légumes, à élever ses chèvres.

Elle était heureuse. Ils parlaient comme s'ils s'étaient vus la veille ! Le sujet de conversation lui importait peu. Elle écoutait la voix de son fils. Sa voix n'avait pas

changé. Sa voix peut-être. Il avait, sans aucun doute, beaucoup changé pendant ces trente ans. Mais elle ne pourrait que le reconnaître, si Laurent ressemblait à sa mère, il ressemblait, à son père, au même âge ! Il la prévenait, cela lui ferait un choc. Comme elle avait déjà eu un choc hier, il ne voulait pas qu'elle fît une crise cardiaque en le voyant !

De toute façon, il lui fallait un peu de temps pour bien se familiariser avec l'ordinateur, elle n'utiliserait pas skype tout de suite, temps qui lui permettrait de se mettre dans la tête qu'il n'avait plus vingt ans. Il n'arrivait que dans trois semaines, d'ici là ...

Ils riaient ensemble. Elle était vraiment heureuse, sans se poser de questions. Les questions, si elles venaient, ce serait pour plus tard.

Trois semaines, c'était court pour préparer leur venue. Pour se préparer, à leur venue !

Henri découvrirait cette maison qu'il ne connaissait pas. Adossée à une autre maison du hameau, à quelques kilomètres du mas de son enfance. Elle n'était pas bien grande mais des travaux l'avaient rendue fort confortable.

Au premier étage, une grande pièce de vie, salon, salle à manger dont la cheminée avait été bouchée pour éviter une perte de chaleur. Le chauffage au fuel était plus pratique pour Marie. Elle avait une belle cuisine équipée, ça la changeait de sa cuisine du mas ! Pourtant elle la regrettait ! Non, elle regrettait sa jeunesse. Même pas, sa vie avec Henri et ses enfants ! Laurent lui avait installé un chauffage d'appoint dans sa chambre, une clim réversible. Avec l'âge, on craint le froid et la chaleur ! A côté de sa chambre, la chambre de ses deux petits enfants, qui était devenue la chambre de Luc.

Les deux lits d'une place avaient été remplacés par un grand lit à deux places quand Laurent s'était équipé d'un lit moderne avec sommier électrique. Marie avait eu raison de récupérer l'ancien lit, ne pensait-elle pas déjà à un retour possible de son aîné ?

Les deux lits avaient été entreposés, en bas, dans l'ancienne grange. Depuis, cet espace avait été aménagé, coupé en deux. Une partie atelier, une partie studio. Les deux lits y avaient trouvé leur place. C'était le domaine de Loïc. Cependant, les deux garçons couchaient là, pendant les grosses chaleurs d'été. Ils avaient moins chaud et étaient plus indépendants. Ce serait pour Elizabeth.

Mais peut-être iraient-ils chez Laurent qui avait pris avec Sylvie, une semaine de congé, pour la venue de son frère ? Elle ne savait. Ils en discuteraient. Ce n'était pas le plus important. Le plus important était ce dont ils n'avaient jamais parlé.

Elle repensait à l'accident, à la mort brutale. Laurent effondré, son frère muet. Elle attendit, meurtrie, avec patience. Avec le temps, ses enfants iraient mieux. Quant à elle, avait-elle le choix ? Il fallait avancer. Les enfants ne devaient manquer de rien. Henri junior avait eu son BTS Informatique de gestion et cherchait du travail, Laurent était interne à Alès.

Un matin, Henri junior n'apparut pas au petit déjeuner. Devant le regard interrogateur de sa mère, Laurent lui apprit que son frère était parti depuis la veille au soir. Il avait respecté, avec douleur, les consignes, ne rien dire avant le petit déjeuner. Non, il ne fallait pas espérer, il ne reviendrait pas. Elle l'attendit, tous les jours.

Elle ne sut que plus tard, par une petite carte, qu'il était parti pour le Canada, parce que les démarches étaient plus simples et plus rapides, mais qu'il avait le projet d'aller aux Etats-Unis. Tout allait bien, elle n'avait pas à s'en faire. Il n'avait pu faire autrement que partir pour aller mieux. Il ne fallait plus l'attendre. Elle n'aurait plus de nouvelles. Il aurait un nouveau pays, une nouvelle vie, une nouvelle famille.

Elle ne cessa de se poser des questions ; son cœur saignait si ses yeux restaient secs.

Elle avait téléphoné à Laurent, hier soir, pour le rassurer. Le coup de fil d'Henri s'était bien passé. Il le savait déjà. Et oui, ils communiquaient avec Skype ! Ce qu'elle ferait bientôt.

Elle proposa à Loïc de venir passer quelques jours. Elle avait besoin de lui pour l'ordi, mais aussi pour des rangements. Il fallait libérer un peu d'espace pour l'arrivée des américains. Loïc en fut ravi. Ses parents n'avaient pas besoin de lui pour surveiller son frère qui passait ses journées chez un copain du village. Ils étaient dans la même classe,

faisaient des bêtises ensemble, à l'école et dans le village. Aussi, le père les prenait avec lui pour l'aider dans les champs et le potager. Il les avait à l'œil et ils apprenaient à travailler. Ils étaient aussi complices dans le travail que dans les bêtises, deux bons petits diables, qui avaient besoin d'être occupés. Et Loïc avait de vraies vacances, car Luc était souvent pénible pour cet enfant qui aimait le calme, la solitude.

Elle s'entendait bien avec ce petit fils. Ils étaient attentifs l'un à l'autre. Quand Loïc s'apercevait que Mamie commençait à décrocher, il arrêtait de lui-même l'activité en cours, disant qu'il en avait assez. Quand Marie voyait son petit fils se tortiller sur sa chaise, ou traîner des pieds en promenade, elle lui disait qu'elle en avait assez de trier des photos, ou qu'elle voulait rentrer. Alors chacun s'isolait. Loïc à plat ventre sur le tapis, avec un livre ou une B.D. Mamie devant sa télé avec ses fuseaux.

S'il le souhaitait, il occuperait le studio, au rez-de-chaussée, il serait plus indépendant, et ne serait pas réveillé par Marie qui se levait parfois, la nuit. Son corps n'avait plus besoin d'autant de sommeil qu'avant, il n'était plus soumis à de gros travaux. Et quand ses rhumatismes la réveillaient, elle venait au salon. Elle regardait la télévision, en faisant cliqueter ses fuseaux, tout en buvant une infusion bien chaude. Comme elle l'avait dit à son médecin, « Au lit, mes rhumatismes me réveillent et me font souffrir, alors que lorsque je me lève et m'occupe les mains et l'esprit, mon dédain les calme. » Il était de son avis, c'était bien mieux que prendre des médicaments. Il savait aussi que ses rhumatismes n'étaient pas seuls, à hanter ses nuits !

Loïc arriva, avec son sac de voyage, vers dix heures, Laurent passait dans le coin pour son travail. Ils apportaient un panier de légumes et de fruits, et un panier de bocaux vides. Du travail en perspective pour Marie ! Elle s'était mise à la congélation mais préférait la mise en bocaux pour certains produits.

Laurent leur conseilla de ne pas démonter toute la maison. Les américains visiteraient aussi la région, ils s'absenteraient donc parfois plusieurs jours, ils passeraient aussi quelques jours chez Laurent, enfin tout cela n'était que suppositions, on verrait quand ils seraient là ! Il savait combien Loïc aimait fouiller dans les armoires, ranger, jeter tout ce qui ne servait plus, combien sa mère avait du mal à se séparer de ses affaires, gardant tout, « au cas où » ! Il y aurait de belles joutes ! Entre les bocaux, les petits plats pour Loïc, les rangements, les promenades, leur resterait-il du temps pour l'ordi !

- T'inquiète pas Pa, l'ordi c'est peu, mais souvent ! Et Mamie apprend vite, elle a envie d'apprendre.

Il aida sa grand-mère à ranger tous les légumes et les fruits à la cuisine, à en descendre certains dans l'atelier où il y avait une partie réservée aux provisions, bocaux et produits frais. Il remonta avec une idée. Il restait un pan de mur libre, près du gros congélateur, on pourrait y mettre la petite armoire du studio, la grande suffirait largement quand on l'aurait vidée de tout ce qui ne servait plus. Cela libérerait de l'espace, ils seraient plus à l'aise, quand Luc le rejoignait. Pour l'instant, il avait fait le choix de dormir dans la chambre, près de celle de Mamie, au premier étage. Dans un demi-sommeil, la nuit, il aimait l'entendre déambuler dans cette maison à laquelle elle donnait une âme.

- Ce que tu voudras quand même garder, dit-il en souriant, on pourra le mettre dans la petite armoire, en bas.

Mamie acquiesça. Chacun était content, l'un viderait, l'autre garderait ! Il allait, après le repas, pendant qu'elle se reposerait, vider cette petite armoire ; quand son père passerait, ils pourraient la descendre ensemble.

Le repas fut vite expédié. Loïc était impatient d'attaquer l'armoire du studio. Mamie était un peu fatiguée de toutes ces émotions, passées et à venir. Elle s'installa dans le fauteuil, devant la télé, avec ses fuseaux, il lui servit le café. Il savait que la télé n'était qu'un prétexte pour la fixer sur le fauteuil, la sieste allait commencer, il baissa le son et descendit au studio.

Il était content d'être seul. Mamie lui racontait, quand elle triait avec lui, l'histoire de chaque vêtement, de chaque objet, et cela n'en finissait pas. C'était comme cela qu'il avait appris beaucoup de choses sur la région, les voisins, la famille, la vie d'avant sa naissance. Mais là, ils étaient pressés. Là, il fallait avancer vite.

Méthodique, il fit d'abord de la place dans la grande armoire. Celle en châtaignier, avec les façades en noyer, l'armoire de mariage, fabriquée par un artisan ébéniste spécialisé dans les belles armoires. Quand la famille était riche, lui avait expliqué Mamie, l'armoire était entièrement en noyer. C'était l'armoire de son arrière grand-mère, du côté de son mari. Elle était belle, elle sentait bon la cire. Ce qui éloignait les « courcoussons ». Un mot bien joli, pour de vilaines bêtes qui mangeaient le bois, Mamie ne connaissait pas leur nom plus scientifique. Il déposa sur l'un des lits tout ce qui méritait d'être donné, ou entreposé dans l'atelier. Mamie déciderait.

Il attaqua la petite armoire en pin, de fabrication industrielle. Il vida tout sur l'autre lit, il trierait avec sa grand-mère. Il aurait bien tout jeté, mais... Il remonta, sans faire de bruit, n'entendant pas les cliquetis des fuseaux. En effet, Mamie dormait encore. Tant pis, il se passerait de son avis. Il redescendit, et entreprit de démonter l'armoire. Elle se déplacerait plus facilement et ils n'auraient pas besoin d'attendre le passage de

son père. Il y avait les outils nécessaires dans l'atelier. Il savait s'y prendre, il avait aidé au montage, il était bien petit à l'époque, mais il passait les outils, tendait les chevilles, et surtout, regardait bien pour apprendre.

Il voulut quand même vérifier qu'il n'y avait rien d'entreposé au-dessus, pour éviter de le recevoir sur la tête. Il prit l'escabeau dans l'atelier. Il avait eu raison, il y avait deux grosses boîtes de biscuits en fer, assez lourdes. Il les descendit. Il eut du mal à les ouvrir, les couvercles, entrés en force, avaient un peu rouillé et semblaient soudés à la boîte. Il les emporta sur l'établi, gratta tout autour et réussit à les ouvrir. L'une d'elle semblait contenir des photos bien plus anciennes que l'autre. Il allait les montrer à Mamie.

Il remonta, les fuseaux cliquetaient.

- Regarde Mamie ce que j'ai trouvé !

Elle les avait complètement oubliées, ces photos. Elle les avait entreposées, au-dessus de l'armoire, quand ils avaient construit et aménagé le studio avec l'intention, plus tard, de les classer dans des albums. Il y avait toute la famille, ses parents, les lieux du passé. Mais plus personne ne pourrait les reconnaître si elle ne les identifiait !

- Ce serait bien que ce soit fait pour la venue des américains.

- Pour la venue de ton fils, de ta petite fille, lui dit Loïc.

- Oui, pour la venue de mon fils. Tu as raison. Mais je n'ai plus l'habitude, ça fait trente ans que mon fils c'est Laurent. Même si Henri était toujours dans mes pensées, dans mon cœur, il n'était plus dans mes mots.

C'était peut-être pour Loïc, le moment de poser la question à Mamie, sur la disparition de son oncle. Il l'avait bien posée à son père qui lui avait dit que c'était à sa grand-mère de répondre et à elle seule, si elle savait. Il avait précisé que lui, ne savait pas. Mais là, si son désir de savoir était grand, quelque chose disait à Loïc que ce n'était pas encore le moment.

Ils se rendirent compte du travail colossal qu'il fallait faire ! En plus de tout le reste !

- J'ai bien fait de commencer à tout sortir des armoires, en bas. Je crois Mamie, que les siestes, c'est fini ! Ou alors, des toutes petites.

- Tu avanceras le travail, l'après midi, quand je dormirai. J'avancerai le travail, la nuit, pendant mes insomnies, quand tu dormiras. Ce soir, quand ton père téléphonera, on lui commandera deux gros albums. Un pour toi, un pour Luc.

- Alors, il en faut trois.

- Tu as raison, trois. Un pour Elizabeth. Tu vois, après avoir tout fait pour oublier, sans y parvenir, il faut que je réapprenne à compter avec eux. Mais là, j'y arriverai !

Elle lui fit son chocolat chaud, avec une part de tarte ; elle but une tasse de café ; ils descendirent terminer le tri des armoires.

Il y avait des vêtements que Mamie ne mettait plus, d'autres, qui avaient appartenu à son mari. Pierre en avait pris quand il était arrivé, sans rien, dans la région. Tout fut mis dans des sacs qui seraient donnés à la croix rouge. C'étaient des vêtements chauds et en bon état, même s'ils n'étaient plus à la dernière mode.

Loïc se souvenait de l'arrivée de Pierre. Ils étaient tout petits avec son frère. Ils avaient pu partir tranquilles au ski, après le réveillon de Noël, parce que Pierre était resté avec Mamie. Il s'en souvenait bien, Pierre était descendu de sa maison avec son âne Isidore. Il avait eu droit à des tours sur son dos, autour de la maison, pendant que son frère hurlait d'impatience !

- Et pourquoi Pierre était-il arrivé sans rien ?

S'il le voulait bien, un jour, Pierre, et lui seul, pourrait lui raconter son histoire. C'était une triste histoire, mais qui se finissait bien. Aujourd'hui, il était heureux. Il faisait partie de la famille ; aucune fête ne se faisait sans lui.

Loïc, qui se demandait pourquoi il n'avait jamais connu son grand-père, qui avait disparu si vite de la vie de Mamie, et pourquoi on n'en parlait jamais, ne posa aucune question. Là aussi, ce n'était pas encore le moment. Il se dit que peut-être Pierre, son oncle et son grand-père, étaient réunis par le même secret ! Il sourit. Si sa mère était là, elle lui dirait encore qu'il lit trop d'histoires, que son imagination déborde.

Quand, petit, il s'écorchait les genoux en trébuchant sur le chemin défoncé par la pluie, il se rappelait que Mamie lui disait de ne pas arracher la croute. Elle protégeait de tout, des microbes mais aussi de la douleur. S'il l'arrachait, il aurait des cicatrices. Il ne connaissait pas ce mot et imaginait des choses terribles qui lui arriveraient si la croute sautait. Un jour, après son bain, en enfilant son pyjama, une croute sauta, le sang perla, il hurla. Ce fut ainsi qu'il apprit ce qu'étaient des cicatrices, bien visibles encore aujourd'hui, mais bien moins terribles que tout ce qu'il avait pu imaginer. Alors pour ce secret, peut-être fallait-il encore attendre. Attendre, pour éviter des souffrances, des cicatrices qui ne partiraient plus, et dont les grandes personnes se faisaient des idées terribles, mais fausses, comme lui enfant !

Peut-être arriverait-il à comprendre avec les photos ?

- Tu rêves Loïc ?

- Non, Mamie, je réfléchis.

Les lits libérés des vêtements et objets divers qui avaient trouvé leur place, soit dans les grands sacs à donner, soit dans la grande armoire, il ne restait plus que

quelques affaires auxquelles Mamie tenaient et qui iraient dans l'armoire en pin quand elle serait en bas. Elle s'inquiéta bien, un peu, du projet de Loïc de démonter, seul, l'armoire, mais il semblait si sûr de lui. Elle n'aurait qu'à soutenir les panneaux pendant qu'il la démonterait et qu'il la remonterait, en bas. Comme cela, dès demain, le studio serait rangé.

Il y avait bien encore l'armoire à trier dans la chambre qu'il occupait, destinée à son oncle et sa tante, mais Marie lui avait dit que cela se ferait très facilement. Elle était décidée à donner tous ses vêtements qu'elle gardait et ne mettait jamais. Cela ferait des heureux. Il se moqua gentiment de sa grand-mère qui faisait beaucoup de progrès en ce moment !

En deux jours, tout serait rangé ! Elle ferait son initiation sur l'ordi toutes les fins de matinées et d'après-midis, en surveillant le repas. Le reste du temps ils s'occuperaient des photos, et feraient quelques promenades, « au bon du jour ». Loïc y veillerait. Le médecin avait dit à Marie qui avait tendance à ne pas sortir, qu'il était indispensable de marcher au moins trente minutes par jour. Ce qu'elle ne faisait pas régulièrement, prétextant toujours, le froid, le vent, la pluie. Loïc lui avait dit qu'il comprenait qu'elle ne voulût pas sortir avec la pluie, mais pour tout le reste...bien habillée, et en marchant un peu vite...

Ce qu'elle n'avait pas dit à ce petit fils si attentionné, c'était qu'elle cherchait des excuses pour ne pas sortir, car il n'était pas agréable de sortir seule. Bien sûr, qu'elle sortirait avec un grand plaisir, avec lui, tous les jours. Ce ne serait plus une sortie « médicale » mais un beau moment de partage !

Quand le Néné était là, elle le sortait ; il la promenait tous les jours. Et ils s'en disaient des choses ! Ce petit chien dont on ne savait pas l'âge exactement, l'avait abandonnée, le train arrière paralysé. Par l'âge, lui avait dit le vétérinaire qui avait abrégé ses souffrances. Elle avait pour l'instant refusé un nouveau compagnon, mais peut-être qu'elle finirait par accepter l'offre de son fils. « Un chien plus gros, lui avait-il dit, qui te pousserait à sortir et te garderait, quand tu es seule dans le hameau. Il y a un petit élevage de chiens de berger, pas loin d'ici, ils gardent bien les maisons. Un berger allemand, femelle, bien douce et bien dressée, serait une bonne compagne pour toi. » Elle aurait de l'espace pour courir, sans elle, dans l'enclos fermé qui avait servi à l'âne de Pierre. Il pourrait courir pendant les promenades, sous sa surveillance. Laurent lui avait dit de ne pas s'inquiéter. Si elle se faisait à l'idée d'avoir un gros chien, elle aurait toutes les consignes de l'éleveur pour que le chien fût heureux avec elle. Pour qu'elle fût heureuse avec le chien. Il fallait laisser faire le temps.

Normalement, on le prend bébé et on l'élève, mais ce serait trop lourd pour Marie. Un chiot c'est fatigant, plein de fougue. Le dressage demande un minimum de connaissances, de la patience, de l'énergie. Le dressage doit être réussi, sans cela le chien, même s'il n'est pas agressif, peut être dangereux, par sa taille. Ils iraient le choisir ensemble, en fait, ils se choisiraient. L'éleveur le placerait en maison d'accueil, elle ne l'aurait que propre et dressé. Simplement on le lui amènerait souvent, en visite. Ils « s'apprendraient », il connaîtrait la maison qui deviendrait vite la sienne.

La taille du chien lui faisait peur, mais elle commençait à s'habituer à l'idée. D'ailleurs elle ne disait plus « il » quand elle parlait de ce projet, mais « elle » c'était le début de l'adoption.

L'armoire fut très vite démontée. Mamie monta préparer le repas pendant que Loïc transportait les planches dans l'atelier. On remonterait l'armoire demain. Pendant que le repas cuirait, Mamie faisait ses exercices sur l'ordi. Tout s'enchaînait bien, sous la houlette de Loïc, véritable chef d'orchestre.

Elle savait maintenant mettre en route et fermer l'ordi, sans craintes et sans problèmes. Il allait lui montrer comment recevoir et envoyer des mails. Il ne fut pas étonné, elle apprit vite et y trouvait du plaisir. Elle demanda tout de suite, comment faire des recherches. Ca l'intéressait, elle avait vu à la télé qu'on pouvait avoir des informations sur tout. Il lui montra comment utiliser Google, elle fut émerveillée. En restant chez elle, elle pouvait accéder à toutes les informations du monde entier ! Ses petits enfants avaient eu une bonne idée !

Elle mettait bien un peu de temps à trouver les lettres sur le clavier, mais Loïc la rassura, si elle utilisait le clavier tous les jours, elle apprendrait vite l'emplacement des lettres, sans même s'en apercevoir ! Il y avait bien la possibilité de dicter le texte, il lui en parlerait plus tard. Ses doigts apprendraient, comme ils avaient appris à faire danser les fuseaux.

Il avait toujours vu sa grand-mère faisant virevolter, chanter ces petites pièces brillantes, patinées par le temps. Petit, il passait de longs moments, à genoux près de Mamie, à regarder la dentelle naître de cette danse infernale. Il n'en avait jamais vu ailleurs, ni chez ses parents, ni chez ses copains.

Il lui demanda si, là aussi, ses doigts avaient vite appris, depuis quand « filait-elle » cette dentelle, et où avait-elle trouvé tout son matériel qu'il n'avait jamais vu dans les magasins ?

Amusée de son intérêt, de ses interrogations, heureuse de se plonger dans le passé, elle lui raconta l'histoire de ses fuseaux.

L'histoire des fuseaux.

Des fuseaux dans la région il y en avait peu ! Quelques uns en hautes Cévennes. Il fallait monter un peu plus, au nord, en Haute-Loire, dans la région du Puy-en-Velay pour trouver des dentelles aux fuseaux. Ici ma mère m'expliquait que c'était surtout la dentelle au filet. On tendait des fils qui se croisaient sur un cadre. Tout un réseau de carrés, ou de losanges, et ensuite on le brodait à l'aiguille. Mais ce n'était pas une activité très répandue.

Les femmes, à l'époque, étaient avides de dentelles. Ma grand-mère portait toujours un tablier contre les salissures, un tablier de travail. Tu sais, il n'y avait pas de machine à laver le linge, on protégeait ses vêtements qu'on ne lavait pas souvent, comme aujourd'hui. Et pour les grandes occasions on mettait un autre tablier, celui des grandes fêtes, le tablier d'apparat. C'était celui-là qu'on décorait de dentelles.

Ils prirent la boîte de photos. Celle qui contenait les plus anciennes, les quelques photos et surtout les cartes postales qu'ils avaient récupérées, après le décès de ses grands-parents paternels et maternels. Les photos jaunies, les cartes postales en noir et blanc, montraient bien des cols en dentelles, des dentelles sur des coiffes. Elles n'étaient pas en couleur, mais la couleur n'aurait pas changé grand-chose ! Tous les vêtements étaient noirs ou gris, certains marrons. Les chemisiers, parfois des tabliers, les ombrelles, les coiffes étaient blancs. Mais pas trop dans nos campagnes. Les habits de fête prenaient des couleurs. Loïc plongeait dans cet univers en écarquillant les yeux, un autre monde !

S'il y a des cartes postales, de dentellières c'était que la famille de ma mère était originaire du Puy. Mon père avait épousé une étrangère. Mes grands-parents paternels, avaient un mas avec un grenier où ils faisaient les vers à soie. Les vers à soie

apportaient un complément aux revenus de la famille. Mon père aidait sa mère. L'entretien des muriers, la récolte des feuilles pour nourrir ces vers gloutons. Petit à petit la soie d'Asie étant moins chère, la sériciculture périclita dans les Cévennes. Aussi mon père, pendant les périodes où le travail à la ferme ne justifiait pas la présence de deux hommes, partait se louer pour des travaux saisonniers. D'autres choisissaient la mine, lui voulait travailler au grand air ! Il partait en Haute-Loire, il y rencontra sa future femme. Elle eut du mal à accepter de quitter son pays. Un jour, radieux, il revint avec elle. Il s'était marié dans le pays de sa femme, sans cela ses parents ne l'auraient pas laissé partir ! Je crois aussi qu'ils étaient pressés de se marier, j'étais déjà en route !

Pendant longtemps cette étrangère fut ignorée. Par ses beaux-parents, par tout le village. Il y avait assez de filles, sans mari, dans la région, sans qu'il n'allât épouser une fille que personne ne connaissait, sans doute une moins que rien pour qu'elle ne trouvât pas à se marier chez elle ! Il ne partit plus se louer en Haute-Loire ! Il accepta de travailler à la mine pendant les périodes difficiles.

Sa femme était venue avec tout le matériel de la dentellière. Celui que j'utilise encore tous les jours. Le carreau, ce coussin reposant sur une structure en bois, avec son rouleau qui n'a jamais cessé de rouler. Ses trente cinq fuseaux en noyer, et ses petites boîtes pour ranger tout son matériel. Ses précieuses épingles en cuivre qui guide le fil sur le dessin piqué sur le carton.

Cette femme intelligente apprivoisa son entourage avec ses dentelles. Des dentelles offertes à sa belle mère, ce qui la rendit acceptable. Quand le marchand ambulancier lui prit ses dentelles pour les vendre de ferme en ferme, sur les marchés, jusqu'à Alès, alors on cessa de la considérer comme une étrangère. Elle participait à l'économie de la communauté, elle faisait partie de la famille.

Si la famille l'acceptait, le village pouvait l'accepter, elle avait sans doute fait ses preuves. Bientôt elle eut une certaine réputation dans la région, toutes ses dentelles ornaient les vêtements de fête, les linges et vêtements liturgiques.

Loïc regardait avec admiration, le carreau et tous ses accessoires, posés sur le guéridon, près du fauteuil de Mamie. La frêle jeune femme que Mamie lui avait montrée sur la photo, était son arrière grand-mère et elle tenait sur ses genoux le carreau de Mamie, faisait danser les fuseaux que sa grand-mère caressait de ses mains déformées. Il prenait conscience de l'importance que pouvaient avoir certains objets. Ils avaient une âme. Il comprenait maintenant pourquoi sa grand-mère avait tant de mal à se séparer de ses habits délaissés, de certains objets qu'elle n'utilisait plus, mais qui devaient avoir, une histoire. Plus jamais, il ne se moquerait d'elle quand elle refuserait de se séparer de

« vieilleries », comme disait Laurent ! Il les déposerait, religieusement, dans la petite armoire en pin.

- Mamie, qu'est-ce que tu fais de toutes ces dentelles ?

Ce qu'elle faisait ? Elle en offrait ; elle en faisait pour elle, par exemple, le joli napperon sur la table de la salle à manger. Et puis, elle avait des commandes. Elle commençait, en ce moment, des commandes pour Noël ! Si les napperons étaient moins à la mode, les dentelles pour les vêtements recommençaient à être prisées. Les gens achetaient les fils en coton, en soie, en lin, de la couleur qu'ils souhaitaient. Certains les accompagnaient d'un croquis. D'autres, la laissaient libre d'harmoniser la dentelle au vêtement décrit ou photographié. Alors, elle choisissait le « carton », un patron percé de petits trous pour recevoir les aiguilles, qui permettrait d'obtenir le motif de la dentelle. Elle avait plusieurs cartons, réalisés par sa mère, par elle-même, quand elle était plus jeune. Elle prenait celui qui lui donnerait la dentelle la plus appropriée au vêtement et au souhait émis. Elle avait du goût, ne décevait jamais, même lorsqu'elle s'éloignait de ce qui avait été choisi, car ce changement était justifié par un souci d'esthétique qu'elle expliquait à ses clientes, toujours ravies du résultat. Elle était la digne fille de sa mère.

Cela lui faisait un petit pécule qui arrondissait sa retraite, et lui permettait de faire des cadeaux à ses petits enfants tout en l'occupant à une activité qui lui plaisait.

Loïc lui apprit qu'avec l'ordi, les gens pourraient lui envoyer, par mail, leur commande avec la photo du vêtement. Voilà une motivation de plus, il fallait vraiment qu'elle fît des progrès. Elle était heureuse, ce serait une contrainte de moins pour Laurent qui lui apportait tout. Peut-être qu'avec le progrès, un jour, les fils arriveraient aussi par mail !

Ayant travaillé toute sa vie, sans repos, elle ne savait pas rester à ne rien faire. Même en regardant la télé, elle avait besoin d'être active. Et cette activité là, elle pouvait l'avoir, malgré son âge et ses rhumatismes. Elle se berçait aussi du cliquetis des fuseaux qui était devenu une véritable drogue, un remède contre l'angoisse de la solitude. D'ailleurs, quand elle s'endormait devant la télévision, souvent, ce qui la réveillait, c'était le silence de ses fuseaux. Ce qu'elle ne disait pas à son petit fils, c'était que cela lui permettait aussi de payer son fuel, en se chauffant bien car elle était frileuse, son électricité, sans rien avoir à demander à Laurent qui faisait déjà beaucoup pour elle.

Laurent passa. Il les trouva entourés de photos étalées sur la table de la salle à manger.

Fièrement, Loïc lui apprit qu'il avait démonté et remonté en bas, avec l'aide de Mamie, l'armoire en pin. Que tout était rangé. Qu'il n'y avait plus que l'armoire de la chambre au grand lit à trier, mais ce n'était qu'une bricole, qui ne demanderait même pas une heure.

Laurent déposa les trois albums commandés, et vit, dans les yeux de son fils, l'admiration qu'il portait à sa grand-mère, lorsqu'il lui parla de l'histoire du carreau et de la rapidité avec laquelle Mamie se mettait à l'ordinateur. « Elle voudrait déjà savoir tout faire » !

Ils travaillèrent bien.

Mamie savait maintenant faire des recherches, sur internet. Passer des mails était devenu un jeu d'enfant. Pour Skype, elle voulait attendre. Elle ne souhaitait pas faire la connaissance de son fils de cinquante ans et de sa famille, à travers un écran. Elle attendrait de les recevoir chez elle, chez eux.

Les trois albums étaient pratiquement terminés. Les photos et cartes postales avaient été réparties de telle sorte que chacun eût une histoire complète de la famille.

Loïc avait ravalé plusieurs fois les questions qu'il aurait aimé poser ; les albums n'auraient jamais été terminés ! Mamie aussi, commençait parfois par dire que ... mais finalement, s'arrêtait. La venue de son fils approchait, il ne fallait pas perdre de temps. Du temps, ils en auraient beaucoup ensuite. L'album en main, ils parleraient, des lieux, des personnes, voire des évènements. Si Henri le souhaitait !

Ils finissaient de coller des photos, ils avaient banni les coins pour album, car par expérience ça ne passait pas l'épreuve du temps. Loïc avait un album de photos de leur petite enfance et tout se décollait. Là, ils collaient directement sur les pages, ça tiendrait !

- Il était beau ton mas Mamie.

Oui, il était beau. Quand ils s'étaient mariés, ils n'avaient pas voulu, comme il était de tradition, continuer à vivre dans le mas des parents. Cela n'avait pas été simple de le leur faire admettre. Les parents comptaient sur les enfants pour les secourir dans leurs vieux jours. Mais ils avaient tenu bon. Ils voulaient leur mas, à eux. Ils avaient trouvé ce mas, petit, mais peu cher, avec des terres intéressantes autour, et petit à petit ils avaient ajouté des pièces, des dépendances. Ils y avaient été très heureux. C'était pour cela que ce fut dur de prendre la décision de le vendre. Mais Laurent avait eu raison, elle ne pouvait plus y rester seule. Ce qui avait adouci sa peine, ce fut de le vendre avec les chèvres, à Annie, chèvres qui s'ajouteraient au petit troupeau qu'elle amenait. Elle lui raconterait un jour l'histoire d'Annie. Une drôle d'histoire qui lui était arrivée, une belle histoire !

Devant l'insistance de Loïc, le travail étant bien avancé, elle pouvait, en effet, lui raconter ce qui était arrivé à d'Annie, pendant qu'il finissait de coller des photos. Il ne fut pas d'accord. Ils n'étaient pas en retard, ils avaient bien travaillé. Il était un peu fatigué, et cela faisait longtemps qu'elle ne lui avait raconté une histoire. Il délaissa les photos, s'allongea sur le fauteuil, tira le plaid sur lui.

- Tu as froid, s'inquiéta Mamie ?

- Non, c'est pour écouter ton histoire. Mamie tu me racontes l'histoire d'Annie, mais, comme une histoire. Comme un conte.

Elle sourit. Elle avait toujours aimé raconter. Elle tenait cela de sa mère. Quand elles se réunissaient, les dentelières en « couvige » sur fond de cliquetis priaient, chantaient, racontaient. Elles étaient passées maîtresses dans l'art de conter. Le moindre événement était brodé, amplifié. Et sa mère, isolée, en terre étrangère, continuait à chanter, à lui raconter des histoires en faisant danser ses fuseaux.

On retrouvait la même chose ici, dans les veillées, avant la télé, quand on se réunissait le soir, entre voisins, en mangeant des châtaignes rôties dans l'âtre, avec un verre de clinton. Chacun y allait de sa nouvelle. Certains étaient réputés comme conteur, on savait bien qu'ils habillaient les événements à leur façon, mais s'ils s'éloignaient de la vérité, ils y gagnaient en intérêt. S'éloignaient-ils de la vérité ? Ou la surprenaient-ils en l'abordant par un chemin détourné ?

- Il faut d'abord lui trouver un titre Mamie. Une histoire a toujours un titre.
« L'histoire d'Annie ? »

- Je préfère, « Les sonnailles du troupeau »